

<http://fr.allafrica.com/stories/200804220527.html>
<http://fr.allafrica.com/stories/printable/200804220527.html>



Henri Duparc, cinéaste émérite si tôt disparu.

Fraternité Matin (Abidjan)

ACTUALITÉS

21 Avril 2008

Publié sur le web le 22 Avril 2008

By Michel Koffi

Abidjan

Ce n'était pas Cannes, ni Milan, ni Venise, ni Namur, ni à un degré moindre, les Journées cinématographiques de Carthage (JCC), le Festival panafricain de cinéma de Ouagadougou (Fespaco) et autres, mais tout était là, comme un symbole ; celui de rendre hommage à deux des plus grands cinéastes d'un 7ème art du continent africain méconnu : Sembène Ousmane, sénégalais et Henri Duparc, Ivoirien. Deux symboles si tôt disparus respectivement en 2006 et 2007.

Le premier, c'est la référence (il naît le 1er janvier, en 1923, au Sénégal, en Casamance), le père du premier long métrage africain produit et réalisé en Afrique noire : *La noire de...* (L'histoire d'une jeune sénégalaise immigrée en France réduite en esclavage par ses patrons blancs) sorti en 1966. Doyen des cinéastes africains, il aimait, précise-t-on, à se surnommer « l'aîné des Anciens ». En présence de T. M'Bissine Diop, l'héroïne du film, le 5 avril fut sa journée.

Le second? Franco-guinéen, Ivoirien de coeur et d'adoption, a tout donné à un pays, la Côte d'Ivoire, et surtout donné un visage au cinéma ivoirien par sa constance, son professionnalisme, avec des films plaisants à souhait. Pour évoquer ces épigones, nul mieux sans doute que Michel Amarger, spécialiste du cinéma africain, journaliste à RFI, pour en parler. Pour dire avec des mots de spécialistes ce qu'ils ont été vraiment pour le cinéma africain : des repères précieux pour ceux qui veulent connaître ce cinéma si riche de sa diversité.

Alors, vendredi dernier, à l'espace M. Achard de Ste Foy Lès Lyon, Amarger est venu, vêtu de noir, « ressusciter » Henri Duparc, le temps avant la projection et parler de son cinéma ; de ce cinéma et de ce cinéaste pour lesquels Bernard Dechet, chef opérateur, avec qui il avait beaucoup travaillé disait :

«La tristesse...pour ceux qui connaissent ses films est un sentiment qui lui était complètement étranger. De lui, je me souviens de rires, de gaieté, de l'humour... Il a été l'un des premiers cinéastes à mettre en scène «la comédie de la rue africaine»

A une semaine de l'anniversaire de sa mort - il meurt le 18 avril 2006 à Paris- c'est déjà en soi une reconnaissance de son immense talent qui témoigne d'un souci de les immortaliser. Amarger dira donc Sembène qui aura inauguré, avec *Le mandat* (1968), l'ère du comique sérieux au sein des pratiques cinématographiques africaines, mais surtout Duparc «un homme qui aimait la vie, plein d'humour».

Comme en témoignera son cinéma. Jean-Pierre Garcia (cinéaste) qui l'a connu, dans un hommage, en 2006, aux Journées cinématographiques de Carthage en disait autant : «Il était l'un des seuls à s'être spécialisé dans la comédie, non pas une comédie aux effets comiques gratuits, mais une forme de satire sociale pleine d'humour et d'ironie, une ironie qui n'excluait pas un regard plein de tendresse sur ses compatriotes, même ceux dont il épinglait les travers.

En tant que personne, Henri Duparc était vibrant d'humanité et de civilité, d'un rapport toujours empreint de courtoisie, et d'une immense gentillesse, toutes qualités qui se reflètent dans sa vision filmique et dans son approche de ses personnages». Caramel y avait été justement choisi pour lui rendre cet hommage. Deux ans après, deux ans encore après le Festival de Khourigba (festival du cinéma africain dans la capitale des phosphates du Maroc), un an et plus après le dernier Fespaco, un an presque après les Journées en son honneur organisées par sa veuve, ses enfants à Abidjan (le 19 au 22 avril 2007), en présence du Chef de l'Etat, Laurent Gbagbo, la 10ème Caravane des cinémas d'Afrique de Lyon suit donc.

Dans la salle de cinéma de la Maison des jeunes et de la culture, Michel Amarger, le présentateur de la cérémonie, avec le concours de votre serviteur, fera (re)visiter au public, tour à tour la filmographie de l'illustre disparu (Voir FOCUS. Le style Duparc). Notamment *Bal poussière* (1988), le film-culte qui lui ouvrira les portes d'une carrière internationale, avec le Prix de la meilleure réalisation au Festival de Fort-de-France en 1988 et surtout le Grand prix et le Prix de la critique, en 1989, au Festival du film d'humour de Chamrousse, auquel s'est ajouté un succès sans précédent en France. Plus de 330 mille entrées ! Une satire sur la polygamie qui le fera connaître en Amérique, au Canada, etc. Un film qui révélera aussi à l'écran Hanny Tchelley, insolente de classe, et Bamba Bakary «Demi-Dieu» dans les rôles respectifs de dernière jeune épouse du polygame

«Demi-Dieu».

De ce film d'ailleurs, dira le réalisateur: «Je crois qu'un polygame n'aurait pas pu (le) faire. J'ai la distance et l'humour qui permettent d'en parler en toute liberté. Je ne juge pas, je constate. (L'humour) est le seul moyen de faire passer des sujets jugés barbares ou rétrogrades. Mon idée centrale, c'était de faire aimer la Côte d'Ivoire et l'Afrique. Je voudrai intéresser un public étranger à une culture, lui montrer une autre manière de vivre». Les critiques d'ailleurs salueront ce chef-d'œuvre. Citons Catherine Ruelle (RFI): «Enfin, un film sans complexe qui nous permet de rire en toute liberté et sans ambiguïté» (21 juin, 1989 in Pariscope).

Mais, ce vendredi, l'hommage a été symbolisé par la projection de son dernier film, *Caramel*. Une dernière oeuvre qui va boucler le cycle de la comédie joyeuse, rondement menée, palpitante et fortement accrochante, sous des notes tristes : la victoire de la mort sur la vie. Réalisé en 2004, ce film apparaît comme un testament; une note d'adieu à tous ceux qui ont aimé son cinéma, cette manière duparcienne de nous faire rire de tout, sur tout, pour supporter le hasard de la vie, le tragique comme le drame, le drame comme le tragique. Avant de s'en aller, il a laissé à son public, comme s'il avait été le seul à le savoir, le seul sujet qu'il n'avait jamais abordé dans ses oeuvres : la mort.

Ce vendredi, il était assurément dans cette salle qui ne le connaissait pas ; celle salle où l'on entendait des rires, à peine étouffés, des rires francs, et puis, à la fin, l'acclamation du public. Le sens, entre autres, de son cinéma.

Au cinéma de la revendication de Sembène Ousmane, il a choisi son style. Et comme sonnent si justes ces mots de Garcia. Extraits : « Les cinéphiles ont l'habitude de saluer une « école » de cinéma mondial intitulé « La Comédie Italienne ». Avec l'oeuvre d'Henri Duparc, ils vont découvrir l'importance de la « Comédie à l'Africaine » et mesurer la place difficile à remplacer que laisse son auteur ». Parce qu'il avait su « allier la recherche de l'auteur à la volonté permanente de toucher le public populaire, dans son pays la Côte d'Ivoire comme dans toute l'Afrique de l'Ouest.

Cette qualité rare se passait de commentaires. Il suffisait de voir à quel point les Sud-africains, aux premiers jours de la démocratie, étaient désireux d'acquérir les droits et de diffuser des films comme Bal Poussière ou Rue Princesse Qui a pu assister aux projections de Bal Poussière à Ouagadougou ou à Abidjan sait à quel point ce que succès populaire veut dire en Afrique de l'Ouest ... » La créativité d'Henri Duparc, ajoutait-il, reposait sur une parfaite maîtrise du langage cinématographique, un vrai sens du comique de situation et une volonté de s'opposer aux travers de la société dans laquelle il vivait « L'une de ses plus grandes (et pertinentes) remarques reposait sur la captation de la langue populaire.

Henri Duparc a su reconstituer en la poussant parfois jusqu'à la caricature bienveillante « le français d'Abidjan », cette langue savoureuse qui prend les formules au pied de la lettre et leur donne une force nouvelle ». Il rendra aussi hommage au formidable dialoguiste qui écrivait tous ses textes avec méticulosité et par là même maîtrisait totalement la direction d'acteurs. « Le sens de l'humour du réalisateur, pensait-il à juste raison, n'excluait pas, loin s'en faut, la réflexion et l'engagement. D'où sa sensibilité aux questions du racisme, de l'immigration et de la perte d'identité ».

Pour lui, Henri Duparc est rentré dans l'histoire du cinéma africain ; il a « rejoint les grands anciens comme Oumarou Ganda le Nigérien, Djibril Diop Mambéty le Sénégalais ; Lionel Ngakane le Sud-Africain Il nous manque déjà ». C'est si vrai. Et il nous manquera toujours. Surtout, aujourd'hui, jours anniversaire de sa mort, il y a deux ans. Que le temps passe vite !

Que Lyon, la ville du saucisson, de la soie et du Guignol, mais surtout des Frères Lumière, inventeurs du cinématographe, lui rende hommage est un honneur mérité ; le mérite d'un homme qui a mis du talent dans sa vie, de la vie dans son talent.

Etalon du Festival panafricain du film de Ouagadougou (Fespaco 2007), Meilleur prix au 28ème Festival de films de Durban, Afrique du Sud, entre autres, le Nigérien Nexton Aduaka est entré dans le tiercé gagnant, avec Ezra. Un film sur la guerre qui dit le drame d'Ezra, jeune soldat sierra-Léonais, rescapé de la guerre, qui essaie de redonner un nouveau sens à sa vie, revenir à une vie normale, après la tragédie civile qui a décimé son pays. Il a traversé cette violente guerre civile, complètement drogué et alcoolisé. Sa soeur l'accuse du meurtre de leurs parents ; lui ne se souvient de rien Une édifiante réalisation sur les effets de la guerre.

Mon nom est Tsotsi du Sud-Africain Gavin Hood, quant à lui, nous plonge dans l'univers glauque des bidonvilles aux abords de Johannesburg, en Afrique du Sud. Il a 19 ans, est orphelin et ne se rappelle rien. Son nom est tout est un programme : « voyou ». Sans nom, sans passé, sans ambition, il n'existe que dans un présent plein de colère, en compagnie de

marginaux, victimes de leur marginalité : Boston, un instituteur raté, Boucher, un meurtrier de sang-froid, et Gorille, un costaud à l'intelligence très moyenne Tsotsi, dans une banlieue aisée, alors qu'une femme tente d'ouvrir le portail de sa maison, sort son arme, l'agresse, tire et s'échappe avec la voiture.

Un enfant pleure sur la banquette arrière Un film au tempo juste et touchant. Le jardin d'un autre homme de Sol De Carvalho, de Mozambique ? est centré sur le rêve d'une jeune femme, Sofia. Dans la capitale mozambicaine, Maputo, elle lutte pour réaliser son rêve : devenir médecin dans une société sans pitié, où elle devra affronter le harcèlement sexuel des hommes, la corruption généralisée et les ravages du Sida ..

Focus : Henri Duparc, un homme, un style, une constanc

L'ère du comique sérieux au sein des pratiques cinématographiques africaines portera un nom: Henri Duparc. Pour avoir promu ce genre, non en tant que précurseur certes, mais on lui doit ceci : il l'a hissé, par sa constance, à la dignité du titre cinématographique et a donné ses véritables lettres de noblesse à la comédie cinématographique africaine.

Henri Duparc? C'est le bal du rire sérieux, dans l'objectif d'une caméra qui tourne en dérision, tour à tour, les insoutenables légèretés de l'être. Même si sa carrière commence en 1967, avec Mouna ou le rêve d'un artiste, un moyen métrage, sans humour, qui dit la part réservée aux oeuvres d'un sculpteur. Comme une sorte de parenthèse, avant que ne commence le cycle de la comédie joyeuse, L'herbe sauvage, en 1977, avec pas assez d'humour, annonçait déjà ce qu'allait être son cinéma : corriger les moeurs par le rire. Son cinéma devenait ce que le théâtre était pour l'art, d'abord et avant tout : castigatridendo mores (corriger les moeurs par le rire: «Je suis insensible à tout ce qui est dramatique au cinéma. Parce que le drame, on le vit au quotidien en Afrique. Je n'aime pas les drames, je préfère rire!"

La vraie cassure, dans sa filmographie, qui lui ouvre les portes d'une carrière internationale, ce sera Bal poussière (1988), Grand prix, entre autres, en 1989, au 14è Festival du film d'humour de Chamrousse, une «comédie Afro-disiaque», où il parle de la polygamie, du capitalisme, du rapport des générations et même de l'histoire de l'Afrique avec une verve et une verdeur sans pareil

Suivront, tour à tour, dans la même veine de l'humour chevillé au corps: Le sixième doigt (1990). Ici, il se moque du colonisateur et du colonisé avec attendrissement et sévérité. Ce film ne connaîtra pas la carrière du premier, il sera d'ailleurs malmené par une certaine critique occidentale bien trop donneuse de leçons et de mauvais points, à travers souvent le prisme déformant et suffisant de ses doctes censeurs. Le contexte dans lequel sort cette oeuvre l'a aussi desservi : c'était dans la fièvre de l'expérience du multipartisme.

La vie était ailleurs Une autre déveine frappera Rue Princesse (1993), un film à succès qui donnera son nom à la rue la plus célèbre de Yopougon (Abidjan). Dans cette Rue il traite «avec une sensibilité et une liberté verbale très décapante de la prostitution, du sida, de l'obsession sexuelle des hommes et de l'hypocrisie de la morale et des hiérarchies sociales». La mort de Félix Houphouët-Boigny (6 décembre 1993), hypothèque encore l'avenir de ce chef-d'oeuvre, où il avait (empruntons l'expression à Soni Labu Tansi) «inventé (à travers un casting des plus réussis) des femmes qui tirent sur la connerie des hommes les balles de leur sexe ».

Une couleur café (1997), où se retrouvera posée, avec humour et «détachement» la question de l'immigration fera sa petite route sans plus. En 1972, déjà dans Abusuan, critique du parasitisme social et de l'exode rural, il annonçait ce qu'allait être son cinéma: un bal du rire qui, par la dérision, nous fait prendre conscience de nos travers.

Pour la dernière note du bal du rire, comme pour fermer la boucle, il nous laisse, comme un testament: Caramel, «un film purement africain, comme le dit si bien le cinéaste, face à la désaffection des salles de cinéma, et pour résister, face aux invasions des séries américaines». Henri Duparc? C'est la constance et la fidélité à un choix, à une manière de faire le cinéma: «Le cinéma, c'est le rêve», disait-il. Et son rêve personnel a touché tant de coeurs. Parce qu'il parle de lui, mais surtout de nous, de vous, de notre humaine condition: «Le cinéaste se doit d'imprimer sur la pellicule le masque de sa société. Il doit être un témoin novateur et pourquoi pas un précurseur.

Mes films parlent de la vie des hommes». Il n'est pour s'en convaincre que de voir le succès toujours renouvelé de ses films. De son vivant, ce film lui donnera la satisfaction d'avoir fait le bon choix d'un genre, d'un style fortement plaisants. Succès sans précédent à Abidjan. En un mois, le film a fait 32 mille entrées! Des prix, des distinctions, il en aura eu. Et, pour saluer à sa juste valeur ce cinéaste émérite, pour l'ensemble de ses productions, l'Award lui sera décerné à Pretoria, en Afrique du Sud, en 1998. Ce cinéaste de la vie nous a fait tant pleurer de rire, nous a tant donné envie d'aller voir un film africain!

Combien de films, des courts, des moyens, des longs métrages ne nous laisse-t-il pas? Un stock impressionnant, traduction et expression d'une passion pour le cinéma, qui visitera presque tous les genres du domaine : documentaires et films publicitaires, longs, courts métrages et séries. Avec au bout, Gbagbo Laurent, La force d'un destin. Un documentaire précieux sur un homme et ses combats, qui s'inscrivait dans le cadre d'une série à réaliser sur les hommes qui avaient assuré l'alternance politique dans leur pays. En Afrique s'entend.

Il meurt en nous laissant cette leçon à méditer: «A quoi vais-je consacrer le peu de temps que je vais passer sur terre? A vivre. Vivre pleinement de toutes ces bonnes choses que la vie nous donne : l'amour, l'esprit, l'humour Je suis sûr que sans amour, sans sexualité, sans amitié, sans fraternité, sans rire, sans générosité, il n'y a de place pour aucune vie Je n'ai pas vécu avec elles, mais je suis persuadé que les fourmis savent rire et savent faire l'amour ».

Repères

Années 1980. L'idée de créer une vitrine sur l'Afrique germe dans l'esprit. Il faut attendre 1984, date de la création de l'association Son Image, Rencontres Fidésiennes (SIRF) pour qu'elle voie le jour, sous la houlette d'un membre fondateur, Dr Assi. Un homme qui a vécu vingt ans en Afrique, plus particulièrement au Sénégal, membre de l'équipe fondatrice, mais aussi de Ste-Foy Sans frontières qui a reconstruit des greniers sur l'île de Léopold Sedar Senghor, au Sénégal.

Périodicité. Annuelle au départ, à la première édition, la caravane des cinémas d'Afrique sera bisannuelle

Présence. 17 pays africains ont été représentés à cette dixième édition. Ce furent : l'Afrique du Sud, Gabon, Nigeria, Bénin, Burkina Faso, Guinée, Sénégal, Mauritanie, mali, Maroc,

Algérie, Tunisie, Egypte, Tchad, Ethiopie, Mozambique et République démocratique du Congo. La Côte d'Ivoire a été présente grâce à Henri Duparc.

Manifestations. Cette année, il y a eu 19 longs métrages, 7 courts métrages et 7 documentaires.

Hommage. Le samedi 5 et le vendredi 11 avril, des hommages ont été rendus aux deux grands cinéastes du continent, Sembène Ousmane et Henri Duparc, à travers la projection de leurs films respectifs, *La noire de* et *Caramel*. Leur présentation a été assurée par Michel Amarger, spécialiste du cinéma africain, journaliste à RFI.

Mémoire. En 2006, pour *Caramel*, au Festival de Khourigba (Maroc), les deux jeunes interprètes, Prisca Maceneley et Ahmed Souané ont reçu à la dixième édition une distinction particulière pour l'oeuvre qu'il « laisse en héritage au cinéma africain et l'espoir qu'il a mis dans la jeunesse pour la continuité de la profession du cinéma en Afrique ».

Particularité. 15 films ont été sélectionnés pour participer à la compétition officielle. C'est le public qui vote chaque soir, grâce à un bulletin attribuant une note au film qu'il vient de voir. La moyenne pondérée est établie et le réalisateur vainqueur s'en sort avec la symbolique somme de 1500 euros.

Palmarès. La dixième édition de la Caravane des cinémas d'Afrique de Ste-Foy-Lès-Lyon (France) s'est achevée avant la projection, dimanche soir de *Africa Paradis* (un film du Béninois Sylvestre Amoussou sur l'immigration qui changeait de camp, dans une vision onirique de l'Afrique devenue prospère) dans cet ordre : 1er Mon nom est Tsotsi de Gavin Hood (Afrique du Sud) ; 2ème :

Le jardin d'un autre homme du Mozambicain De Sol De Carvalho et le 3ème prix, Ezra du Nigérian Newton Aduaka (1er prix, entre autres au Fespaco 2007).